



## Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

233 | Janvier-Mars 2006  
Varia

---

# Le café au Timor-Oriental

Olivier Sevin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/191>

DOI : 10.4000/com.191

ISSN : 1961-8603

### Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2006

Pagination : 51-76

ISBN : 978-2-86781-406-8

ISSN : 0373-5834

### Référence électronique

Olivier Sevin, « Le café au Timor-Oriental », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 233 | Janvier-Mars 2006, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/191> ; DOI : 10.4000/com.191

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Le café au Timor-Oriental

Olivier Sevin

---

- 1 Timor-Oriental, l'ancien Timor portugais envahi par l'armée indonésienne le 7 décembre 1975, a accédé à l'Indépendance dans la douleur le 20 mai 2002 sous le nom de Timor Lorosa'e<sup>1</sup>. Depuis lors se pose le problème de la viabilité du nouvel État. À côté des hydrocarbures, le café semble constituer aujourd'hui l'une des rares sources de revenus de ce petit pays. Cet article a donc deux objectifs : dresser un état des lieux de l'économie caféière et examiner dans quelle mesure la filière café est porteuse d'avenir.

Le café à Timor : une histoire tumultueuse vieille de près de deux siècles

- 2 Contrairement à ce que l'on pourrait penser, la culture du caféier n'a été introduite en Insulinde ni par les Arabes ni par les Portugais. Pourtant, le terme même de « café » vient sans doute de l'arabe qahwah, et les Portugais ont relié très tôt le nord-est de l'Afrique d'où la plante est originaire, et le Yemen où sa mise en culture semble être la plus ancienne, à l'Asie du Sud-Est insulaire<sup>2</sup>. Le café ne s'est répandu dans les îles de l'Asie du Sud-Est qu'assez tardivement, sous l'influence des Hollandais, à partir de l'extrême fin du XVIIe siècle : ce n'est que vers 1690, que le Gouverneur-Général Van Hoorne plante les premiers arbustes près de Batavia<sup>3</sup>. À l'orée du XIXe siècle, la culture du caféier est déjà bien développée en pays Sunda où chaque famille paysanne est contrainte de cultiver un millier de plants. De 1808 à 1810, à la recherche d'un produit d'exportation, le Gouverneur Herman Willem Daendels, qui administre la colonie pour le compte du roi de Hollande Louis Bonaparte, la diffuse dans les différents districts de l'île<sup>4</sup>. Dans les années qui suivent, à partir de Java, la culture du caféier se répand sur la côte occidentale de Sumatra, en pays Minangkabau, et dans le nord des Célèbes, en pays Minahasa, dans le cadre du cultuurstelsel<sup>5</sup> imposé par le Gouverneur J. Van den Bosch.
- 3 Ce sont vraisemblablement les Chinois qui ont introduit la culture du caféier dans les îles de la Sonde, en particulier à Timor. En effet, alors que depuis le milieu du XVIIIe siècle, ils étaient les principaux artisans du commerce du bois de santal, sa production décline fortement dès le premier tiers du XIXe siècle. Les guerres de l'opium (1840-1942 ; 1856-1860) et la guerre des Taiping (1851-1864) privent Timor de son principal débouché. La concurrence de la Nouvelle-Calédonie et de l'Australie occidentale, qui offrent un produit, certes de moindre qualité, mais beaucoup moins cher, est également durement

ressentie. Après quelques tâtonnements, notamment quelques expériences malheureuses de théiculture, la culture du caféier et les exportations qu'elle génère, prennent alors le relais. Les caféières se multiplient dans la partie occidentale et néerlandaise de Timor, en particulier dans les chefferies de Molo dans les montagnes du centre, d'Amarasi et d'Amanuban sur la côte méridionale<sup>6</sup>. Atapupu, à quelques kilomètres à l'ouest de la frontière actuelle entre les deux Timor, est alors le principal port d'exportation<sup>7</sup>.

- 4 Dans la partie orientale de Timor, l'essor de la caféiculture est à la fois très progressif et très tardif. Dans un premier temps, quelques plantations apparaissent vers 1815 sous l'impulsion du Gouverneur José Pinto Alcoforado<sup>8</sup>. Elles ne sont cependant guère nombreuses et l'essor de la caféiculture demeure très lent. En 1861, alors qu'il visite la partie portugaise de Timor, Alfred Russel Wallace loge chez un planteur dont la caféière est située sur les hauteurs de Dili à « deux milles de la ville »<sup>9</sup>. Pour autant, il prend soin de noter que la caféiculture n'est pas développée :
- 5 « De mille à deux mille mètres d'altitude, le café se plairait ; et il existe des centaines de milles carrés où il serait possible de développer des productions dont les exigences climatiques sont comprises entre celles du café et du blé, mais aucune tentative pour construire la moindre route ou planter le moindre acre n'a encore été effectuée. »<sup>10</sup>
- 6 Il insiste pourtant sur la qualité du produit : « La petite quantité de café actuellement en culture est de très grande qualité et pourrait, dans une certaine mesure, augmenter. »<sup>11</sup>
- 7 Les caféières ne commencent à se multiplier que dans un second temps, vers 1860. En la matière, le rôle du Gouverneur Affonso de Castro, qui prend son poste en 1858, est déterminant. Son objectif est de contraindre les paysans de chaque chefferie (reino) à cultiver un nombre déterminé de caféiers sous la direction des chefs indigènes (liurais) :
- 8 « Le Gouverneur a la conviction intime de ce que les Timoriens ne travailleront que par la force ; il a donc fondé son système sur la contrainte, en adoptant le plan suivant : parmi les royaumes, obéissant à l'autorité Portugaise (sic), il a choisi ceux qui lui semblaient les plus propres à la culture du café, et il a envoyé aux rois de ces états (sic) l'ordre de préparer, chacun dans son domaine, une grande étendue de terrain, pour en faire une plantation de caféiers (sic) ; ces rois seront obligés de rendre ces terrains au gouvernement à des prix déterminés. »<sup>12</sup>
- 9 Les débuts sont modestes mais en quelques années, le café devient, en valeur, le premier poste d'exportation de la colonie : alors qu'en 1858, Timor-Oriental n'exportait qu'un peu plus de 10 t de café marchand qui ne représentaient que 4,4 % de la valeur totale des exportations, en 1865, ces chiffres ont respectivement grimpé à près de 148 t et à 65,9 %<sup>13</sup>. Les caféières se multiplient là où le contrôle colonial est effectif, c'est-à-dire en premier lieu sur la côte nord-occidentale, la plus aisément accessible : dans les années 1860 et 1870, les grandes régions de production sont situées essentiellement à l'ouest de Dili, de Liquica à Maubara, et de Cotobada à Cova, à la frontière avec le Timor néerlandais. À l'est de Dili, seule la chefferie de Manatuto possède quelques caféières. Ce n'est que plus tard, dans les années 1880 que la caféiculture progresse au sud et à l'est de Dili, en particulier dans les chefferies de Motael, Hera, Manomera, Caimau, Lacro et Laleia<sup>14</sup>. L'essor de cette économie caféicole n'est pas sans provoquer de heurts : en 1868-1869, les chefferies de Cova et de Cotobada se soulèvent contre le pouvoir colonial qui développe l'économie de plantation sur les meilleures terres au détriment des cultures vivrières<sup>15</sup>.
- 10 Le paysage caféicole actuel se dessine au tournant du siècle sous l'impulsion vigoureuse des autorités coloniales, mais aussi, et de manière paradoxale, sur fond de calamité

agricole. Les gouverneurs José Celestino da Silva (1894-1908) et Filomeno da Câmara (1911-1917) mènent une vigoureuse politique de développement des plantations : plantations paysannes et plantations industrielles. L'essor des petites plantations villageoises suit le rythme des campagnes militaires et de l'affermissement du pouvoir colonial : chaque fois qu'une chefferie est soumise, les chefs indigènes reçoivent pour mission de contraindre les villageois à planter des caféiers. Ce qui n'était que politique fermement incitative sous le gouvernement de José Celestino da Silva, devient contrainte avec ses successeurs. Filomeno da Câmara lance la culture forcée du caféier sur une grande échelle dès la première décennie du siècle : dans les villages nouvellement « pacifiés », chaque famille paysanne est contrainte de planter 600 arbres. Cette politique s'intensifie après 1926, une fois l'Estado Novo établi au Portugal. Le Gouverneur Teófilo Duarte fait ainsi distribuer plusieurs dizaines de millions de plants. Avec la bienveillance du pouvoir colonial, se développent alors quelques plantations de taille respectable, propriétés de notables indigènes<sup>16</sup>.

- 11 Sous le gouvernement de José Celestino da Silva apparaissent les premières grandes plantations européennes. Les planteurs s'installent dans les régions nouvellement soumises, notamment au sud-ouest de Dili, autour d'Ermera. J. Celestino da Silva est à l'origine de la création, en 1897, de la SAPT (Sociedade Agricola Patria e Trabalho, Société Agricole Patrie et Travail) qui devient rapidement la principale société de plantations de la colonie. En 1911, la SAPT possède plus d'un million de caféiers et produit en moyenne 45 t de café par an<sup>17</sup>. Sont également fondées 5 autres grandes sociétés de plantations au début du XXe siècle dont la Companhia de Timor et la Sociedade Comercial Agrícola e Industrial de Timor<sup>18</sup>. Ermera n'est pas, à l'époque, la seule région caféière, les plantations européennes, souvent possédées par des familles d'administrateurs et de militaires portugais, se multiplient aussi dans l'arrière-pays de Liquica, autour de Fatumassi et de Bazartete, ainsi que plus au sud, vers Hatolia, Atsabe... La rouille du caféier, par les dégâts qu'elle provoque, donne au Timor caféicole sa physionomie actuelle. *Hemileia vastatrix*, un champignon microscopique, envahit les tissus de la feuille du caféier et en détruit la chlorophylle, provoquant l'apparition de taches jaunâtres. Une fois effeuillé, l'arbuste meurt d'épuisement. Ce sont les spores, véhiculées par le vent, qui propagent la maladie<sup>19</sup>. La maladie arrive par l'Ouest. Venue de Ceylan, elle ravage d'abord, à Java, les plantations des Preanger, puis celles de l'Idjen dans les années 1870-1875<sup>20</sup>. Elle atteint ensuite Bali, puis, de là Timor dont nombre de plantations sont ruinées dans la seconde moitié des années 1880, en particulier autour de Liquica, Maubara, Hatolia... L'arabica (*Coffea arabica*), trop sensible au parasite, disparaît en-dessous de 1 000 m d'altitude<sup>21</sup>. Il est remplacé, dans un premier temps, par le café liberica (*Coffea liberica*), puis par le robusta (*Coffea canephora*)<sup>22</sup>. Par la suite, en 1917, un hybride de type arabusta est créé : l'Hybrida da Timor. Aujourd'hui, cet Hybride de Timor est cultivé au-dessus de 700 m, et est communément appelé arabica. Il représente 80 % du café de Timor-Oriental<sup>23</sup>.
- 12 Dès lors, et ce jusqu'à la fin de la présence portugaise, les caféières dominent le paysage au-dessus de 700 m, de Oliveira (Fatumean), Lebos, Villa Armindo Monteiro (Bobonaro) à l'ouest, à Villa General Carmona (Aileu) et Maubisse à l'est (cf. annexe, fig. 1). Quelques petites caféières sont également disséminées dans l'arrière-pays de Manatuto, dans les environs de Villa de Ourique (Laclubar) et de Villa Viçosa (Venilale)<sup>24</sup>. Les tentatives lancées durant l'entre-deux-guerres sur les flancs du Mont Perdido, au nord d'Ossu, ont par contre échoué du fait de la trop grande médiocrité des sols<sup>25</sup>.

- 13 En 1950, le gouvernement portugais lance un programme de développement de la culture du café. Un agronome, Helder Lains e Silva, est chargé de dresser un bilan de la caféiculture dans la colonie. Une équipe de recherche (Brigada de Timor) qui dépend de la Missão de Estudos Agronómicos do Ultramar (Mission pour la Recherche Agronomique Outre-Mer) basée à Lisbonne, est constituée. Elle entreprend diverses enquêtes chez les producteurs, dresse plusieurs cartes d'aptitudes agronomiques, élabore de nouveaux systèmes de culture, et conseille les planteurs<sup>26</sup>. C'est aussi à cette époque que le travail forcé est aboli<sup>27</sup>. Les grandes plantations représentent alors un peu moins de la moitié des exportations de café du Timor-Oriental : environ 20 % des exportations sont assurés par des planteurs portugais ou métis<sup>28</sup> et 25 % par la SAPT<sup>29</sup>.
- 14 L'invasion indonésienne de 1975 modifie la géographie caféière (cf. annexe, fig. 2). De nouveaux caféiers sont, par exemple, plantés au nord de Bazartete, dans le prolongement des caféières portugaises, mais à une altitude sensiblement moins élevée<sup>30</sup>. Elle bouleverse également les structures de la production. Les conglomerats indonésiens, notamment PT Batara Indra Grup<sup>31</sup>, avec, entre autres filiales, des sociétés comme PT Denok Hernandes Indonesia, PT Salazar Coffee Plantation, prennent le contrôle de l'économie du Timor-Oriental. Les plantations de l'ancienne SAPT portugaise tombent dans l'escarcelle de la PT Salazar Coffee Plantation. P.T. Denok Hernandes I. officiellement possédée par deux Sino-Timorais (Robby et Hendro Sumampouw), mais contrôlée de fait par trois généraux indonésiens (Benny Moerdani, Dading Kalbuadi et Sahala Rajagukguk) exporte le café timorais par l'intermédiaire d'une autre société, basée à Singapour, P.T. Timorlaut I. et impose aux petits planteurs villageois un monopole des transactions. Elles sont rejointes, dans les années 1980, par d'autres sociétés, toujours contrôlées de près ou de loin par des militaires indonésiens, notamment celle des frères Bakrie<sup>32</sup>.
- L'importance paradoxale de l'économie caféière
- 15 Le café pèse d'un poids économique tout à fait considérable dans l'économie du Timor-Oriental depuis le dernier tiers du XIXe siècle. En valeur, depuis les années 1860, à l'exception de l'année 1951, les exportations de café ont toujours représenté plus de la moitié des exportations : 52 à 56 % dans les années 1860, 63 à 88 % dans les premières années du XXe siècle, 76 à 95 % durant l'Entre-deux-guerres, 82 à près de 90 % dans les années de l'immédiate après-guerre<sup>33</sup>, 73 % en 2001<sup>34</sup>. D'autre part, le café fait vivre, directement ou indirectement, environ un quart des familles du pays<sup>35</sup>. La culture du caféier occupe à peu près 40 000 familles, 25 000 en tirant l'essentiel de leurs ressources, et 15 000 autres un revenu complémentaire<sup>36</sup>. À cela s'ajoutent les emplois générés par les activités de transport, de traitement, de conditionnement et de commercialisation : ainsi, par exemple, une maison de commerce sino-timoraise comme Always Coffee qui dispose d'un entrepôt à Dili et d'une usine de décortilage de cerises sèches à Comoro, employait une centaine de personnes en septembre 2003.
- 16 En volume cependant, sur fond de très grande irrégularité inter-annuelle compte tenu de l'importance des variations climatiques, les exportations sont toujours demeurées très modestes (cf. annexe, fig. 3). Durant les deux dernières décennies du XIXe siècle, en dépit de la politique volontariste menée par les autorités coloniales, elles baissent de 2 500 à quelques centaines de tonnes du fait de la chute des cours à partir de 1885<sup>37</sup> et, surtout, des ravages causés par *Hemileia vastatrix*. Elles remontent ensuite par paliers jusqu'au début des années 1930 sous l'effet conjugué du développement du travail forcé et de la diffusion de l'Hybride de Timor. Après avoir à peu près retrouvé en 1931 leur niveau de 1881, elles baissent de nouveau durant la grande dépression. Les statistiques, sinon les

exportations, s'interrompent ensuite durant l'occupation japonaise. Lorsqu'elles reprennent après la Seconde Guerre mondiale, c'est à un niveau modeste, inférieur à 2 000 t, jusqu'au début des années 1960. Elles atteignent cependant 5 000 t à la veille de l'intervention indonésienne. Les premières années de l'occupation, les troubles et la désorganisation des systèmes de commercialisation provoquent une chute des exportations sensible jusque vers le milieu des années 1980. Les exportations ne repartent que dans les années 1990, à la suite du programme de réhabilitation de 30 000 ha de plantations lancé par le gouvernement provincial en 1987<sup>38</sup>.

- 17 Au niveau régional, Timor-Oriental ne figure pas parmi les principaux producteurs de café. On ne connaît pas avec exactitude les chiffres de production actuels, mais on peut estimer, en se fondant sur les chiffres indonésiens que, depuis la fin des années 1990, ils oscillent autour de 10 000 t par an<sup>39</sup>. C'est peu au regard des 515 000 t produites par le reste de l'Indonésie. Même en raisonnant à partir du seul arabica, la part de Timor-Oriental demeure extrêmement modeste : 8 000 t d'un côté contre environ 45 000 t de l'autre. La production d'arabica de Timor-Oriental ne représente qu'entre un tiers et la moitié de la production du pays Gayo dans la partie septentrionale de Sumatra<sup>40</sup>, ce qui est vraiment très peu (cf. annexe, fig. 4).
- 18 Pourtant, la production, le traitement et la commercialisation du café représentent des secteurs d'activité majeurs. En 2003, 7 entreprises, toutes installées à Dili, commercialisent le café : 4 sont aux mains de Sino-Timorais (Always Coffee, Cafe Timor Lorosa'e, My friend, et une entreprise au nom inconnu), deux sont gérées par des Australiens, dont un Sino-Australien (Timor Cop et Delta Coffee), et une est d'origine américaine, la Cooperativa Café Timor (CCT)<sup>41</sup>. Les 6 premières achètent le café en parches sèches, la National Cooperative Business Association (NCBA) étant la seule à acheter du café en cerises (photo 1).
- 19 La CCT a été fondée en 2000 dans le cadre du Timor Economic Rehabilitation and Development Project (TERADP), par un organisme américain, la NCBA, grâce à un financement de l'US-AID. Elle succède à la PUSKUD, une coopérative fondée également avec l'aide de la NCBA, à l'époque de l'occupation indonésienne, en 1995, et dont l'objectif était de développer la production de café dit « organique », c'est-à-dire cultivé selon des techniques traditionnelles, sans recours ni aux pesticides, ni aux engrais minéraux<sup>42</sup>. En août 2002, la CCT s'approvisionne auprès d'un peu plus de 19 000 producteurs par l'intermédiaire de 16 Organic Coffee Cooperatives (CCO) au prix légèrement supérieur au cours mondial de 15 cents/kg de café cerise (cf. annexe, fig. 5). Elle commercialise essentiellement de l'arabica ; très peu (environ 10 %) de robusta.
- 20 Depuis le départ des Indonésiens, la CCT est la seule entreprise à traiter les cerises par voie humide. Elle dispose pour cela de 4 usines : 1 à Maubisse, 2 à Ermera (Estado et Aifu) et 1 à Liquica (Leotela). L'usine d'Aifu est la plus ancienne : c'est une vieille usine qui appartenait à des Portugais. Construite à l'origine au cœur d'une grande plantation, elle appartient actuellement à des Indonésiens à qui la CCT paie un loyer. En septembre 2002, elle offre une capacité de traitement de l'ordre de 80 t à 100 t de cerises par jour. Les cerises sont d'abord lavées et triées dans des bacs grâce à de l'eau sous pression. Elles sont ensuite dépulpées, puis, de nouveau lavées avant d'être mises à fermenter pour 48 heures, dans le but d'obtenir une séparation aisée du mucilage et du parchement. Après un nouveau lavage, elles sont donc démucilaginées. Il ne reste plus alors qu'à les sécher durant 8 à 10 jours, jusqu'à ce qu'elles ne conservent plus qu'environ 11 à 12 %

d'humidité, pas plus parce qu'elles moisiraient et dégageraient une odeur nauséabonde, pas moins parce qu'elles blanchiraient. Le déparchage, le polissage, le triage et l'ensachage ont lieu à Dili. En 2003 cependant, pour des raisons de sécurité, sous la pression des ex-FALINTIL<sup>43</sup>, cette usine est fermée. Les cerises des environs d'Ermera sont dorénavant traitées dans l'usine d'Estado. Cette fois, l'usine est récente : construite par la CCT, elle est équipée de 6 dépulpeuses, capables de traiter environ 300 t de cerises par jour. Jusqu'en 2002, elle était approvisionnée par les petits planteurs installés le long de la route qui file vers le sud via Atsabe ; Bobonaro, à 3 h 30 de route, constitue la limite méridionale des approvisionnements. L'usine de Liquica traite essentiellement le café robusta. En septembre 2003, elle aussi vient de fermer sur fond de grèves assez dures. À ces 4 usines, vient s'ajouter une usine de préparation sèche à Dili<sup>44</sup>.

- 21 La CCT joue également un rôle social très important. Dans le domaine agricole, elle possède des caféières « pilotes » à Ermera, Letefoho, Liquica, Aileu et Maubisse, ainsi qu'une plantation de vanille à Aifu. Elle a mis également sur pied une ferme d'élevage de vaches balinaises. Dans le domaine médical, elle a ouvert un gros dispensaire (Clinic Café) à Dili, et 8 de taille plus modeste dans les circonscriptions d'Ermera, Aileu, Ainaro, Manufahi et Liquica. Elle possède, en outre, plusieurs dispensaires mobiles qui sillonnent le pays. Dans le domaine de l'éducation, elle a ouvert à Dili une école où sont enseignés l'anglais, le portugais, et l'informatique. Enfin, elle a multiplié les petits commerces coopératifs<sup>45</sup>.

Une économie de cueillette

- 22 La production de café est, aujourd'hui, entièrement assurée par des petits producteurs indépendants. Les grandes plantations de l'époque coloniale ont totalement disparu. À Aifu, non loin d'Ermera, par exemple, en 1975, une famille portugaise exploitait un domaine de 278 ha et faisait travailler environ 400 paysans. Il reste aujourd'hui une maison de maître à l'abandon et une usine de dépulpage que se disputent la CCT et les ex-FALINTIL. La famille a été spoliée lors de l'invasion indonésienne et, depuis le départ des Indonésiens, les petits paysans timorais se sont partagés les caféières<sup>46</sup> (photo 2). Une enquête conduite en avril et mai 2001 pour le compte de la Banque Mondiale, auprès de 1 000 familles de planteurs dans les 5 districts d'Ainaro, de Bobonaro, d'Ermera, de Liquica, et de Manufahi, révèle que plus de 90 % des planteurs se considèrent désormais comme propriétaires de leurs caféières<sup>47</sup>. Il n'est pas aisé d'en savoir plus. Deux sondages, concernant l'origine des plantations, menés personnellement en septembre 2002 et septembre 2003, à Ermera, Railaco et Bazartete, sur un peu plus de 206 ha, donnent les résultats suivants : 66 % des superficies sont réputées provenir d'héritage(s), 32 % des superficies sont censées avoir été aménagées par les planteurs villageois eux-mêmes sur des terrains leur appartenant, et seulement 2 % semblent avoir fait l'objet de transactions. Tous ces petits planteurs sont des Austronésiens qui appartiennent au groupe ethnolinguistique Mambae avec, néanmoins quelques sous-groupes (Mambae Fatumassi à Bazartete, Tocoluli, Lihu, Tuhilu Craic, Tuhilu Leten..., à Railaco).
- 23 Quoi qu'il en soit, le paysage est aujourd'hui tout à fait particulier. Le voyageur non averti qui remonte la route qui mène de Gleno à Ermera a l'impression de traverser un ensemble de fazendas, alors qu'aujourd'hui il n'en est plus rien (cf. annexe, fig. 6). Gleno, à 715 m d'altitude, est la ville construite par le gouvernement indonésien pour servir de chef-lieu au kabupaten<sup>48</sup> du même nom. Elle a été totalement détruite lors du retrait des forces indonésiennes. Poste administratif et militaire, la ville était construite au cœur d'un modeste bassin rizicole drainé par les rivières Mota Gleno et Mota Goumeca. Les rizières



sont toujours cultivées, simples rizières pluviales qui ne portent qu'une récolte de paddy par an, mais la ville est déserte. Les premières pentes sont couvertes de recrûs forestiers qui témoignent d'une utilisation ancienne mais extensive du sol, les caféières n'apparaissant que vers 750 m d'altitude. Elles appartenaient autrefois à la plantation Salazar qui s'étendait sur le territoire des villages de Poetete et de Fatubessi. Il ne s'agit, à cette altitude, que de caféiers robusta de médiocre valeur qui alternent avec quelques forêts secondaires. Les parcelles les plus homogènes, plantées en arabica, ne sont bien représentées que plus haut à partir de 850-900 m. Elles sont omniprésentes dans les villages de Talimoro et de Poetete : les caféiers poussent à l'ombre de grands arbres de couverture (*Albizia falcataria*) jusqu'à 1 400 m d'altitude (photo 3). Plus haut, jusqu'à environ 1 500 m, règnent les champs cultivés en sec (*tegalan*). Au bout d'une vingtaine de kilomètres, la route atteint Ermera, petite cité portugaise construite sur un modeste promontoire. En dépit de sa petitesse, Ermera fait figure de ville : elle est construite en « dur » et on y trouve quelques commerces. La bourgade se limite pourtant à une unique rue commerçante bordée, côté montagne, par une église portugaise et, côté escarpement, par un poste administratif construit par les Portugais en 1957 (photo 4).

- 24 Les vicissitudes de l'histoire se lisent dans le paysage. À l'habitat groupé des coolies de plantation, est venu se surajouter, au gré des appropriations, un liseré d'habitations le long de la route Gleno-Ermera ainsi qu'un semis de maisons isolées au milieu des champs secs et des recrûs forestiers. Ce sont généralement des habitations sommaires, faites de matériaux végétaux. L'œil exercé perçoit facilement l'absence d'investissements récents. Les caféières accusent leur âge : trois enquêtes de terrain menées à Ermera, Railaco et Bazartete en septembre 2002 et en septembre 2003, montrent que 71 % des caféiers ont plus de 30 ans, 22 % ayant plus de 50 ans. Les arbustes ont tellement grandi que la récolte des plus hautes branches devient problématique. Les arbres de couverture sont particulièrement âgés : le long de la route qui descend d'Ermera à Gleno, les *Albizia* de plus de 50 ans représentent 77 % du total<sup>49</sup>. Autant dire qu'ils produisent un ombrage excessif qui limite la photosynthèse et handicape gravement la croissance des caféiers.
- 25 Les incertitudes du droit foncier et l'absence de moyens financiers expliquent que les petits caféiculteurs ne puissent adopter une réelle démarche d'aménageurs ou de planteurs. Ils pratiquent bien plutôt une économie de cueillette, voire de prédation, et utilisent les caféières pour se procurer de modestes revenus monétaires. Les enquêtes de terrain personnelles évoquées plus haut montrent que 48 % des exploitations caféières ont une superficie inférieure à 2 ha ; 33 % une superficie comprise entre 2 ha et 5 ha ; et seulement 19 % une superficie égale ou supérieure à 5 ha. Les parcelles sont, en outre, de dimensions très modestes : 68 % font moins de 2 ha ; 21 % entre 2 et 3 ha ; 11 % 4 ha ou plus. Bien que l'*arabica* domine très largement avec 74,5 % des superficies contre 7,5 % pour le *robusta*, 18 % des superficies étant plantées à la fois d'*arabica* et de *robusta*, la qualité des caféières est médiocre parce que les investissements dans la production sont quasi inexistantes : les planteurs n'utilisent aucun intrant d'aucune sorte. En superficie, moins de 1 % des plantations porte des caféiers plantés au cours de ces 20 dernières années !
- 26 Les récoltes ont lieu de mai à août. À titre d'exemple, en 2003, la NCBA a organisé sa campagne d'achats à Ermera (Estado) du 23 mai à la mi-août et à Maubisse, du 21 juin à la mi-septembre<sup>50</sup>. Les quantités obtenues sont extrêmement modestes : sur les deux années 2002 et 2003, seuls 20 % des planteurs ont obtenu plus de 500 kg de café marchand, 35 % ayant obtenu moins de 100 kg ! Il est vrai que les caféiers, mal entretenus, ont un



rendement très modeste : alors que les rendements de café-export sont de l'ordre de 1,5 t/ha au Brésil et de 2 t/ha au Vietnam, les enquêtes de terrain donnent moins de 150 kg/ha sur 64 % des caféières<sup>51</sup>, moins de 1 % permettant d'obtenir plus de 500 kg/ha. Fort de son expérience dans le monde du café, M. P. Gauthier, expert français en poste auprès de la CCT estimait en outre, en septembre 2002, qu'en matière de café organique il fallait 7 kg de cerises pour obtenir 1 kg de café export au Timor-Oriental, contre 5 kg en Amérique centrale.

- 27 La commercialisation de la récolte est problématique. La NCBA qui, pour des raisons éthiques, achète les cerises à un prix supérieur au marché mondial, ne collecte qu'une partie de la production. Elle n'achète que les meilleurs produits, c'est-à-dire pratiquement que de l'arabica, et des cerises parfaitement mûres qui viennent d'être récoltées. Les petits planteurs qui vivent dans des régions isolées et qui ont besoin de plusieurs journées de voyage pour écouler leur production, ou bien ceux dont les parcelles ne sont pas homogènes sont donc de facto exclus de la coopérative. Ils sont alors contraints de s'adresser aux réseaux de commercialisation chinois : Delta Coffee, si la qualité des cerises est élevée, Always Coffee si elle est moindre... Sur 66 chefs d'exploitation qui ont accepté de répondre de manière précise à des questions concernant la commercialisation de leurs récoltes en septembre 2002 et septembre 2003, seuls 8 ont déclaré avoir vendu à la NCBA contre 20 à des Chinois établis sur le marché d'Ermera, de Bazartete ou de Railaco, 11 à des Chinois installés à Dili, 8 à des commerçants ambulants qui circulent de village en village, 19 ayant déclaré n'avoir rien vendu du tout et avoir consommé leur production, faute d'avoir obtenu une récolte suffisante.
- 28 On l'a compris, en l'état actuel, il serait irréaliste de fonder de trop grands espoirs économiques sur la filière café pour deux grandes séries de raisons. La première est que les caféières ne sont développées que dans les montagnes de la partie occidentale du pays (cf. annexe, fig. 7), n'intéressant, par conséquent, que les populations qui relèvent du groupe ethnolinguistique mambae. Les tentatives pour développer la caféiculture dans les montagnes de la partie orientale du pays, lancées durant la période coloniale ont toutes échoué du fait de la médiocrité des sols. La seconde est que la qualité du café n'est pas aussi exceptionnelle qu'on veut bien le dire. L'état des plantations est médiocre : les caféiers et les arbres de couverture sont très âgés ; les rendements sont particulièrement modestes.
- 29 Pour que les caféières deviennent une source de revenus appréciable, il convient de rappeler un certain nombre d'évidences. Il faut d'abord clarifier la situation juridique dans laquelle se trouvent les planteurs. Pour leur permettre d'investir, il faut ensuite développer le micro-crédit. Il faut également élever d'urgence le niveau de qualification des planteurs qui ne sont, pour la majorité d'entre-eux que d'anciens coolies : le séchage et le stockage des cerises, particulièrement déficients, amoindrissent la qualité du café. Enfin, il faut améliorer la desserte de nombre de villages, ne serait-ce que pour assurer une commercialisation correcte du produit.

## BIBLIOGRAPHIE

ADITJONDRO George J., 2000, *Menyongsong Matahari Terbit di Puncak Ramelau : Dampak Pendudukan Timor Lorosa'e dan Munculnya Gerakan Pro-Timor Lorosa'e di Indonesia*, Jakarta, Yayasan HAK et FORTILOS, 312 p.

AMARAL Fernando Egidio, 2003, *Prospects for coffee development in East Timor*, in Costa Helder da, Pinggin Colin, Cruz Cesar J. da, Fox James J. (eds), *Agriculture : New Directions for a New Nation – East Timor (Timor-Leste)*, ACIAR Proceedings N° 113, p. 24-27, disponible sur le site [www.gov.east-timor.org](http://www.gov.east-timor.org)

Atlas de Portugal Ultramarino e das Grandes Viagens Portuguesas de Descobrimento e Expansão, Ministério das Colónias, Junta das Missões Geográficas e de Investigações Coloniais, 1948, Lisbonne.

BULBECK David, REID Anthony, LAY Cheng Tan, YIQI WU, eds, 1998, *Southeast Asian Export since the 14 th Century, Cloves, Pepper, Coffee, and Sugar*, Singapour – Leyde, ISAS-KITLV, 195 p.

CASTRO Affonso de, 1862, *Résumé historique de l'établissement portugais à Timor, des us et coutumes de ses habitants*, Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, vol. XI, 4e série, vol. II, p. 465-506.

C. F., 2000, Le mouvement indépendantiste du Timor Oriental, *Latitude*, n° 8, p. 3-19.

CLARENCE-SMITH W. G., 1992, *Planters and smallholders in Portugese Timor in the nineteenth and twentieth centuries*, *Indonesia Circle*, n° 57, p. 15-30.

CLARENCE-SMITH W. G., 2003, *The Coffee Crisis in Asia, Africa and the Pacific, 1870-1914*, in CLARENCE-SMITH William Gervase et TOPIK Steven, eds, *The Global Coffee Economy in Africa, Asia and Latin America, 1500-1989*, Cambridge, Cambridge University Press, 486 p.

CLARENCE-SMITH William Gervase et TOPIK Steven, eds, 2003, *The Global Coffee Economy in Africa, Asia and Latin America, 1500-1989*, Cambridge, Cambridge University Press, 486 p.

COSTE René, 1968, *Le caféier*, Paris, G.-P. Maisonneuve & Larose, 310 p.

CRAWFURD John, 1856-1971, *A Descriptive Dictionary of the Indian Islands & Adjacent Countries*, Londres, réédité avec une introduction de M.C. Ricklefs, Singapour, Oxford University Press, 459 p.

CRISTOVÃO CAETANO et alii, 2001, *East Timor, A Survey of the Coffee Sector, Survey conducted between April and may 2001 in the five major coffee producing districts of East Timor*, Dili, Banque Mondiale, 18 p.

DEFERT Gabriel, 1992, *Timor Est, Le génocide oublié, Droit d'un peuple et raisons d'Etats*, Paris, L'Harmattan, 323 p.

DHAR SANJAY et alii, 2002, *East Timor Policy Challenges for a New Nation*, Dili, The World Bank, 151 p., 1 carte h.t.

DURAND Frédéric, 2002, *Timor Lorosa'e, pays au carrefour de l'Asie et du Pacifique*, Un atlas géo-historique, Marne-la-Vallée-Bangkok, UMLV-IRASEC, 207 p., 136 fig., 106 photos.

FERRÃO José Eduardo Mendes, 2002, *Os cafeeiros em Timor*, *Oriente*, n° 3, p. 31-40.

FOX James J., 2001, *Diversity and Differential Development in East Timor : Potential Problems and Future Possibilities*, in HILL Hall et SALDANHA João M., eds, *East Timor, Development Challenges for the World's Newest Nation*, Singapour-Camberra, Institute of Southeast Asian Studies-The Australian National University, p. 155-173.

GUNN Geoffrey C., 1999, *Timor Loro Sae : 500 Anos, Macau, Livros do Oriente*, 355 p.

HILL Helen Mary, 2000, *Gerakan Pembebasan Nasional Timor Lorosae, Dili, Yayasan Hak-Sahe Institute for Liberation*, 253 p.

INDONESIE, *Badan Pusat Statistik Timor Timur*, 1998, *Timor Timur Dalam Angka 1997*, Dili, 322 p.

INDONESIE, *Departemen Kehutanan dan Perkebunan, Direktorat Jendral Perkebunan*, 2000, *Statistik Perkebunan Indonesia 1998-2000*, Jakarta, 96 p.

LAINS E SILVA Helder, 1956, *Timor e a cultura do café*, Lisbonne, Junta de Investigações do Ultramar, 267 p. (Disponible sur le site : [www.gov.east-timor.org](http://www.gov.east-timor.org), dans la collection East Timor Agriculture Network and Virtual Library ; Documento : TA006. Dans les notes, les références paginales renvoient à cette édition).

MAURO Frédéric, 1991, *Histoire du café*, Paris, Desjonquères, 249 p.

METZNER Joachim K., 1977, *Mans and Environment in Eastern Timor : a geocological analysis of the Bacau-Viqueque Area as a possible basis for regional planning*, Camberra, The Australian National University, Development Studies Centre, Monograph n° 8, 380 p.

ORMELING F. G., 1956, *The Timor Problem, A Geographical Interpretation of an Underdeveloped Island*, Groningue-La Haye, J.-B. Wolters-Martinus Nijhoff, 284 p.

PELISSIER René, 1996, *Timor en guerre, Le crocodile et les Portugais (1847-1913)*, Orgeval, Pélissier, 368 p.

PIEADADE SISTO MONIZ, 2003, *The Cooperativa Café Timor (CCT)*, in COSTA Helder da, PINGGIN Colin, CRUZ Cesar J. da et FOX James J., eds, *Agriculture : New Directions for a New Nation – East Timor (Timor-Leste)*, ACIAR Proceedings N° 113, p. 28-31, disponible sur le site [www.gov.east-timor.org](http://www.gov.east-timor.org)

POMEROY Jacqueline, 2001, *Coffee and the Economy in East Timor*, in HILL Hall et SALDANHA João M., eds, *East Timor, Development Challenges for the World's Newest Nation*, Singapour-Camberra, Institute of Southeast Asian Studies-The Australian National University, p. 125-139.

RAFFLES Thomas Stamford, 1817-1982, *The History of Java, Londres, Black-Parbury et Allen- John Murray* ; réédité par Oxford University Press avec une introduction de John Bastin, Petaling Jaya, 2 vol., 479 p. et 291 p., cclx p. d'annexes, 1 carte ht.

ROBEQUAIN Charles, 1946, *Le monde malais*, Paris, Payot, 510 p.

SEVIN Olivier, 2004, *Timor Lorosa'e : naissance d'un nouvel État*, Les Cahiers d'Outre-Mer, n° 228, p. 387-424.

SOEASTRO HADI, 1989, *East Timor : Questions of Economic Viability*, in Hall Hill (ed.), *Unity and Diversity, Regional Economic Development in Indonesia since 1970*, Singapour, Oxford University Press, p. 207-229.

TAYLOR John G., 1999, *East Timor : The Price of Freedom*, Londres-Annandale-Bangkok-Kuala Lumpur, Zed Books-Pluto Press Australia-White Lotus-Synergy Books, 248 p.

Telkamp Gerard J., 1979, *The economic structure of an outpost in the outer islands in the Indonesian Archipelago : Portuguese Timor 1850-1975*, in Anrooij Francien van, Kolff Dirk H.A.,

Laanen Jan T.M. van, Telkamp Gerard J. (eds), *Between People and Statistics, Essays on Modern Indonesian History*, Presented to P. Creutzberg, La Haye, Martinus Nijhoff, 1979, p. 71-89.

TIMOR-ORIENTAL, ETTA-ADB-WB-UNDP, 2001, *The 2001 Survey of Sucos, Initial Analysis and Implications for Poverty Reduction*, Dili, 69 p.

TULET J. Ch., CHARLERY DE LA MASSELIÈRE B., BART Fr. et PILLEBOUE J., eds, 1994, *Paysanneries du café des hautes terres tropicales, Afrique et Amérique latine*, Paris, Karthala, 370 p.

WALLACE Alfred Russel, 1869-1986, *The Malay Archipelago*, New York, réédité, avec une introduction de John Bastin, Singapour, Oxford University Press, 638 p.

## NOTES

- 1.. Sevin O., 2004.
- 2.. Mauro F., 1991, p. 19-20.
- 3.. Crawford J., 1856-1971, p. 115.
- 4.. Raffles T.S., 1817-1982, vol. I, p. 125-131.
- 5.. Système des cultures « obligatoires » instauré dans les années 1830.
- 6.. Ormeling F. G., 1956, p. 126 et 135-137.
- 7.. Fox J.J., 2001, p. 164.
- 8.. Lains e Silva H., 1956, p. 37.
- 9.. Wallace A.R., 1869-1986, p. 197.
- 10.. Idem, p. 200.
- 11.. Idem, p. 205.
- 12.. Castro A. de, 1862, p. 494.
- 13.. Lains e Silva H., 1956, tabl. IV, p. 40.
- 14.. Idem, p. 41 ; Péliissier R., 1996, p. 50.
- 15.. C.F., 2000, p.16.
- 16.. Clarence-Smith W. G., 1992, p. 18-19.
- 17.. Clarence-Smith W. G., 1992, p. 20-21.
- 18.. Idem, p. 21.
- 19.. Coste R., 1968, p. 123-125.
- 20.. Robequain C., 1946, p. 393.
- 21.. Lains e Silva H., 1956, p. 44-45.
- 22.. Clarence-Smith W. G., 2003, p. 103.
- 23.. Pomeroy J., 2001, p. 130-131.
- 24.. Atlas de Portugal Ultramarino, 1948, planche n° 108.
- 25.. Metzner J. K., 1977, p. 235-236.
- 26.. Ferrão J. E. Mendes, 2002, p. 36-38.
- 27.. Telkamp G. J., 1979, p. 79 ; Clarence-Smith W. G., 1992, p. 25.
- 28.. La famille Carrascalão possède, par exemple, 360 ha de caféiers à la limite des districts de Liquica et d'Ermera. Aditjondro George J., 2000, p. 179-180.
- 29.. Clarence-Smith W. G., 1992, p. 25.
- 30.. Interview d'un Indonésien originaire de Flores, installé au Timor-Oriental depuis des décennies (31.8.03).
- 31.. PT : Perseroan Terbatas, SARL.
- 32.. Taylor J.G., 1999, p. 125-127 ; Aditjondro G. J., 2000, p. 181-192.
- 33.. Lains e Silva H., 1956, tabl. IV, p. 40 et tabl. VIII, p. 56.

- 34.. Exports of goods from East Timor by chapter in 2001, Ministry of Planning and Finance, National Statistics Office, données aimablement communiquées par M. David Brackfield en août 2002.
  - 35.. Le recensement de 2001 dénombre, pour l'ensemble du pays, 167 435 familles. Timor-Oriental, ETTA-ADB-WB-UNDP, 2001, tabl. 3.3, p. 34.
  - 36.. Dhar Sanjay et alii, 2002, p. 44.
  - 37.. Bulbeck D. et alii, 1998, p. 169.
  - 38.. Soesastro Hadi, 1989, p. 225.
  - 39.. Indonésie, Badan Pusat Statistik Propinsi Timor Timur, 1998, tabl. 5.2.3, p. 146. Valeur reprise également dans Pomeroy J., 2001, tabl. 8.3, p. 129.
  - 40.. Indonésie, Departemen Kehutanan dan Perkebunan, Direktorat Jendral Perkebunan, 2000.
  - 41.. Informations aimablement communiquées le 2.9.2003 par M. T. Lay d'Always Coffee.
  - 42.. Piedade Sisto Moniz, 2003, p. 28-29.
  - 43.. Anciens guérilleros luttant pour l'Indépendance.
  - 44.. Informations et visite de l'usine obtenues grâce à l'obligeance de M. Patrice Gauthier en septembre 2002 et de M. José Lito en septembre 2003.
  - 45.. Piedade Sisto Moniz, 2003, p. 30.
  - 46.. En septembre 2002, deux frères portugais, se présentant comme les héritiers spoliés, tentèrent de récupérer leurs biens. Ils ont effectué plusieurs visites à Aifu, mais se sont heurtés à une hostilité croissante de la part des petits planteurs timorais qui dénonçaient avec véhémence un retour du colonialisme.
  - 47.. Cristovão Caetano, 2001, p. 6.
  - 48.. Kabupaten : circonscription administrative indonésienne du niveau du département.
  - 49.. Enquêtes de terrain de septembre 2002 et septembre 2003, portant sur un total de 112 caféières représentant un peu moins de 198 ha.
  - 50.. Interview de M. José Lito, NCBA, 1er septembre 2003.
  - 51.. Calcul effectué en superficie.
- 

## RÉSUMÉS

Le café timorais a la réputation d'être d'excellente qualité. C'est d'ailleurs le principal produit d'exportation de la partie orientale de l'île depuis près d'un siècle et demi. Aujourd'hui, alors que l'ancienne colonie portugaise est devenue un État indépendant doté de faibles ressources, moderniser les plantations est une priorité d'autant que les caféières ont mal vieilli.

East Timor coffee has a very good reputation. In fact, coffee has been the leading East-Timorese export commodity for almost one century and a half. Yet, coffee trees and shadow trees are very old ; coffee productivity is weak. Modernization of coffee holdings is an utmost priority for the newly independant state that succeded the former Portugese colony.

## INDEX

**Mots-clés** : caféières, plantations de café, Timor-Oriental

**Keywords** : coffee estates, coffee small holdings, East Timor, Timor Lorosa'e